

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Devarim - T"b



Devarim - Tich'a Béav

« Hachem ton D. est avec toi, tu n'as manqué de rien » : la Hichtadloute, une obligation, et non une source de subsistance.

« Dans cette chose, vous n'avez pas foi en Hachem votre D. » (1, 32)

Le Rav de Stretine voit dans ce verset de notre Paracha une allusion à celui qui fait dépendre sa subsistance de son travail. De grâce, ouvre les yeux, le met en garde la Torah, tu es dans l'erreur, ce n'est pas lui qui te fait vivre mais le Saint-Béni-Soit-Il !

Admettons, par exemple, qu'une personne tienne un commerce en gérance (tous les bénéfices sont à elle, en échange de quoi, elle verse une rente régulière au propriétaire). Elle pensera naturellement que c'est par le mérite de ce travail qu'elle subvient à ses besoins. Imaginons qu'un jour un concurrent malhonnête vienne ternir sa réputation auprès du propriétaire (ou qu'elle le perde pour une autre raison) et qu'elle en vienne par là à perdre son travail. Elle en sera bouleversée et pensera que tout espoir est perdu. Pourquoi réagit-elle ainsi ? Uniquement parce qu'elle fait dépendre sa subsistance de l'affaire qu'elle gère ! Une personne ayant confiance en D. sait qu'il n'en est rien : ce n'est pas son commerce qui la fait vivre mais le Très-Haut, qui nourrit toutes Ses créatures depuis les poissons gigantesques qui habitent les mers jusqu'aux œufs des plus minuscules insectes. Et rien ne L'empêche de pourvoir aux besoins de cette personne en lui faisant trouver un meilleur travail.

C'est ce que ce verset vient nous enseigner : « Dans cette chose », celui qui pense que **cette chose** précisément est la source de sa subsistance montre que « vous n'avez pas foi en Hachem votre D. ». Car celui qui met sa Emouna en pratique sait que cette subsistance est dans les mains d'Hachem et que toute la Hichtadloute (l'effort personnel, n.d.t) n'est qu'une obligation dont il faut s'acquitter car c'est ainsi que la Sagesse Divine l'a décrété : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » (Béréchit 3, 19). Mais loin de nous de penser que cette Hichtadloute pourvoit à nos besoins. Ceux-ci ne dépendent que de ce qui a été fixé pour nous dans le Ciel et non de l'intensité de l'effort fourni.

Le célèbre orateur Rabbi Chalom Schwadron dut voyager un jour à Londres afin de collecter des fonds pour des actions de sauvetage spirituel. Ce voyage avait obtenu la bénédiction et les encouragements du 'Hazon Ich. Néanmoins, Rabbi Chalom ne réussit pas concrètement à réunir l'argent nécessaire. De retour, il se rendit immédiatement chez le 'Hazon Ich. Avant qu'il n'ait ouvert la bouche pour raconter ses péripéties, ce dernier lui dit : « Un juif du Brésil est venu ici et a laissé un chèque de cinq cents dollars (ce qui représentait à l'époque une somme considérable). Je te l'ai gardé pour tes opérations de sauvetage. » Il ajouta : « A présent, tu dois te rendre à l'évidence que l'homme ne fait que la Hichtadloute. La tienne consistait à voyager jusqu'à Londres, alors que la solution provint du Brésil.



Vois-tu, il n'y a aucun rapport entre les deux ! »

Celui qui vit cette Emouna ne sera pas touché lorsque quelqu'un viendra lui faire concurrence, car personne ne peut porter atteinte à ce qui a été décrété pour lui. Que lui importe-t-il, dès lors, qu'un autre vienne alléger les difficiles efforts qu'il investit dans sa Hichtadloute ?

Un des 'Hassidim de Rabbi Tsvi de Liska vint un jour se plaindre devant ce dernier qu'un concurrent avait ouvert son magasin à proximité du sien et qu'il empiétait ainsi sur son domaine. Le Rav lui répondit de la manière suivante : « Un homme possédait un coq unique et subvenait à tous ses besoins à tel point qu'il ne manquait de rien. Un jour, il introduisit un deuxième coq dans le poulailler. Sur le champ, le premier perdit sa contenance, se mit à s'agiter dans tous les sens avec colère et s'en prit à son rival en lui arrachant ses plumes, persuadé que ce dernier lui volerait sa ration de nourriture. Seule la stupidité le poussa à une telle réaction. Ne comprenait-il pas que si le maître des lieux ajoute un coq de plus, c'est qu'il prévoit dorénavant également une deuxième ration de nourriture ?

Le Rav conclut ainsi : « Tous tes griefs ressemblent à ceux de ce coq. Le Très-Haut pourvoit aux besoins du monde entier. Penses-tu qu'il ne possède pas suffisamment de biens pour subvenir aux besoins de vous deux ? »

En revanche, lorsque l'homme place toute sa confiance dans son Père Céleste, Hachem déverse sur lui une abondance en provenance

de tous les mondes supérieurs, car telle est la force de la Emouna !

Se tourmenter au sujet de sa subsistance: une vaine inquiétude !

« *Comment supporterais-je seul vos désagréments, votre fardeau et vos querelles ?* »

Rachi explique : « *votre fardeau*, cela nous enseigne qu'ils étaient Apikorsim (renégats, n.d.t). » Ce commentaire nécessite un éclaircissement. Où est-il évoqué dans le terme "*votre fardeau*" qu'ils étaient Apikorsim ?

Certains l'expliquent ainsi : celui qui ressent que le fardeau de l'existence est son propre fardeau, qu'il est seul à porter le joug de sa subsistance et de ses autres besoins et à faire face aux dures épreuves qui pèsent sur lui, nie par cela la Providence Divine. Car l'homme qui place sa confiance en Hachem sait que le Très-Haut le porte sur ses épaules, si on peut dire, lui et tout son lot d'épreuves. Pourquoi s'affliger quand il lui suffit de rejeter le poids des vicissitudes sur Hachem ?

Un pauvre errait son baluchon sur les épaules, lorsqu'un riche installé dans son carrosse passa près de lui. Dès que ce dernier aperçut le malheureux qui croulait sous le poids de son sac, il lui offrit de monter à ses côtés. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que même après s'être assis, le pauvre continuait à porter son fardeau avec peine sur le dos.

« Pourquoi ne pas déposer vos affaires sur le sol, lui dit-il ?



- Cela ne suffit-il pas que je vous importune par ma compagnie durant un si long trajet ? Faut-il encore que je fasse porter à votre carrosse le poids de mes bagages ? lui répondit le pauvre. »

Le riche se mit à rire : « Même à présent, le carrosse vous porte avec vos bagages, il est donc parfaitement inutile de vous fatiguer en vain à les porter sur le dos. »

L'homme qui refuse de placer sa confiance en Hachem s'imagine : « Pourquoi importuner ainsi le Créateur ? J'assumerai moi-même mes préoccupations matérielles. De cette manière, je Lui épargnerai (si on peut dire) de me prendre en charge. »

Cette conduite est parfaitement stupide et ressemble à celle du pauvre dans le carrosse. Cet homme ne comprend pas que lui-même et toutes ses épreuves reposent sur Hachem et que toutes ses inquiétudes sont vaines !

De plus, celui qui s'imagine que tout est dans ses mains et qu'il peut subvenir à ses besoins comme bon lui semble ne verra pas ses efforts couronnés de succès, comme l'illustre l'histoire qui suit.

Pendant les neuf jours du mois d'Av, un homme vint demander à Rav Moché Feinstein pour lui demander s'il pouvait conclure une grosse affaire avec des non-juifs étant donné que nos Sages nous recommandent pendant cette période de réduire les transactions commerciales. S'abstenir de répondre à cette offre constituait un important manque à gagner si bien que le Rav le lui permit et lui donna même sa bénédiction. Saisissant l'occasion, l'homme demanda également s'il pouvait se

raser la barbe qui avait déjà poussé pendant les "trois semaines de deuil ", afin de ne pas paraître négligé devant les non-juifs au moment de la réunion. Mais cela lui fut catégoriquement refusé. Néanmoins, le jour venu, il passa outre la prescription du Rav et se rasa. Lorsqu'il se trouva en compagnie des non-juifs sur le point conclure définitivement l'affaire, ces derniers lui demandèrent quelle garantie il pouvait leur donner de son honnêteté. Après tout, peut-être n'était-il qu'un vulgaire voleur qui cherchait à les escroquer ?

« Je suis juif et les gens de notre peuple ont la réputation de tenir leurs engagements, se défendit-il.

- Si tu es juif, pourquoi ton visage est-il imberbe ? Il vous est pourtant interdit de vous raser pendant cette période ? Si tu n'es même pas fidèle aux prescriptions de ta religion, comment pouvons-nous compter sur ton intégrité ? Nous ne voulons pas avoir affaire à toi. »

Sur ces mots, ils quittèrent les lieux et l'accord fut annulé. Cela nous enseigne que la richesse est entre les mains d'Hachem et qu'il est impossible de tirer un quelconque profit en agissant ne serait-ce qu'un peu contre Sa Volonté.

« Des larmes de crocodile » : le croyant véritable ne pleure pas sur son sort même quand il lui paraît sans issue.

La Guémara (Taanit 29a) rapporte à propos du verset « *Et toute l'assemblée éleva la voix et le peuple se mit à pleurer cette même nuit* » (Bamidbar 14, 1) : « Raba



enseigne au nom de Rabbi Yo'hanan, ce jour, c'était Ticha Béav. Le Saint Béni-Soit-Il leur dit : vous avez pleuré en vain, je fixerai (cette date) comme jour de pleurs dans vos générations. »

En réfléchissant à cet enseignement de nos Sages, on comprend que la destruction du Temple et l'exil amer qui en résulta trouvent leur racine dans le manque de confiance en Hachem. Les Bné Israël dans le désert se rebellèrent parce qu'ils ne parvinrent pas à croire que le Très-Haut était sur le point de les amener dans la meilleure des contrées. Dans notre Paracha (1, 27), il est écrit à leur sujet : *« Et vous murmurâtes dans vos tentes en disant : c'est par haine envers nous qu'Hachem nous a fait sortir d'Egypte afin de nous livrer entre les mains de l'Emoréen pour nous anéantir. »* Et le Midrach rapporte (Bamidbar Rabba 16, 2) : « L'assemblée éleva la voix (...) » : c'est à ce sujet qu'il est dit (Jérémie 12, 8) : « Elle a élevé sa voix vers Moi et c'est pour cela que Je l'ai haïe ». Cette même voix de lamentations vous a mis en haine (auprès d'Hachem). Dès lors que la confiance totale dans le fait qu'Hachem était constamment à leurs côtés dans toute situation, fut entamée, cela entraîna la terrible destruction et ce jour fut fixé comme jour de pleurs pour les générations.

A sujet des lamentations vaines, voici une histoire qui s'est déroulée il y a quelques années et qui est connue de tous les habitants du quartier de Ramat El'hanan à Bné Brak. Elle toucha une famille dont la vie n'était que bonté et générosité. Ména'hem Lounguer et son épouse se rendirent une fois pour un

Chabbat dans une ville éloignée du centre (leurs enfants leur avaient organisé le gîte et le couvert car ils n'avaient jamais voyagé ainsi tout seuls). En leur absence, en plein Chabbat, des voleurs pénétrèrent dans leur appartement de Bné Brak et dérobèrent des chèques que le mari avait reçus comme paiement de clients de son magasin. Ils emportèrent également plusieurs objets en or qu'ils avaient hérités d'un des parents décédés, les bijoux destinés au mariage de leur fille et par-dessus tout, cent mille chékels en espèces qu'ils venaient d'emprunter de la banque en perspective des toutes prochaines noces de leur fils et de leur fille.

A l'issue du Chabbat, l'un de leurs fils monta chez eux avant qu'ils ne reviennent du Nord et découvrit le lamentable spectacle : toute la maison était sens dessus dessous, le sol était jonché de tous les objets mélangés... Il comprit le danger que représentait pour la santé de ses parents la découverte de l'immense dommage matériel dont ils étaient les victimes, sans compter le préjudice moral dû au désordre qui régnait dans l'appartement (la maîtresse de maison était une femme extrêmement ordonnée) Le pire était à craindre !

Il réunit donc ses frères dans la maison de leurs parents et ils leur téléphonèrent pour les prévenir de ce qui était arrivé. Ils espéraient ainsi les préparer moralement à ce qu'ils allaient voir. En apprenant la nouvelle, le père dut arrêter sa voiture sur le bord de la route pendant quelques minutes sous l'effet du choc. Lorsqu'ils arrivèrent enfin chez eux, les enfants les accueillirent



avec une peine mêlée de soumission à la Volonté Divine. Lorsque le spectacle du cambriolage s'offrit à leurs yeux, la mère s'écria amèrement : « Maître du monde, Père Céleste devant Qui sont dévoilés tous les tréfonds de l'âme, Toi seul peut savoir quelle est ma douleur en voyant ma maison détruite. Cependant, je suis convaincue que c'est Toi qui as fait tout cela dans Ta grande miséricorde et non le voleur... Tout ce que Tu nous as fait est pour notre bien et même si nous ne le comprenons pas, c'est la vérité. A présent, je tends mes mains vers Toi en suppliant que par le mérite de la Emouna, Tu amènes la délivrance à mes deux enfants mariés en leur accordant une descendance (l'un était marié depuis neuf ans et l'autre depuis six ans), et permette à celui qui est divorcé de se remarier.

De fait, dans l'année qui suivit, tous les trois furent exaucés. Combien grande est la force de celui qui accepte le décret Divin avec amour !

Par ailleurs, cela nous enseigne que face à l'épreuve, deux voies se présentent à l'homme : se lamenter en vain sur l'amertume de son propre sort ou bien comprendre qu'un immense trésor lui est offert : en acceptant avec confiance les difficultés, il peut par cela susciter la Miséricorde divine au-delà des limites naturelles. C'est ce qu'illustre l'histoire suivante qui se déroula voici une trentaine d'années.

Rav Réouven Karlenstein fut alors atteint d'une maladie qui nécessitait une greffe de rein. Faute d'une autre alternative, il dut partir aux Etats-Unis et résider pour une durée indéterminée à Boro Park loin de son

épouse et de ses sept enfants (à cette époque les conversations téléphoniques entre l'Amérique et Israël n'étaient pas aussi faciles qu'aujourd'hui), en attendant que la clinique reçoive le rein qui lui correspondait. Plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'aucune perspective de recevoir l'organe ne se profile à l'horizon (car Réouven était d'un groupe sanguin rare et la greffe n'était possible qu'avec l'organe d'un homme du même groupe que lui). Un spécialiste de ces transactions se mêla même des tractations entre différents hôpitaux afin d'accélérer la délivrance de Rav Réouven, mais sans succès. Un autre mois s'écoula, puis deux, puis six, un an puis deux alors qu'il était toujours coupé complètement de sa famille sans voir pointer le moindre espoir.

Après deux ans et demi d'attente, le dit-spécialiste tenta de convaincre Rav Réouven qu'il n'y avait pas de raison de s'attarder davantage à Boro Park et que la Hichtadloute appropriée consistait à présent à voyager à San Francisco où se trouvait une clinique spécialisée dans les greffes d'organes. Peut-être que salut l'attendait justement là-bas. Rav Réouven lui répondit qu'il ne savait pas parler anglais et que s'il parvenait tant bien que mal à se débrouiller ici, c'était du fait de la présence de nombreux juifs. Comment en Californie, au milieu de milliers de non-juifs, pourrait-il faire à nouveau toutes les démarches nécessaires pour s'inscrire à la clinique, expliquer son cas et refaire tous les examens sans pouvoir exprimer le moindre mot ? Son interlocuteur se prit de pitié pour lui et décida de quitter à son tour son foyer afin de l'accompagner.



Il en demanda la permission à son épouse qui accepta à une seule condition : elle craignait que ce soit précisément pendant l'absence de son mari qu'un rein compatible n'arrive. Elle exigea donc que dès leur arrivée à San-Francisco, il se mette à la recherche d'un téléphone et l'appelle vérifier si ce n'était pas le cas.

Les deux hommes arrivèrent à destination à trois heures du matin et se dirigèrent sur le champ vers l'un des hôtels de la ville. L'accompagnateur ne chercha pas à contacter immédiatement son épouse car trouver un téléphone à cette heure était une tâche difficile. De plus, cela faisait deux ans et demi que Rav Réouven attendait sans succès. Était-ce précisément maintenant qu'il allait être récompensé de sa patience ?

A six heures du matin, alors qu'il était encore couché, il entendit frapper violemment à la porte de leur chambre. Dans l'entrée, se tenaient des agents de la police locale : « Vous êtes Mister Untel ? demandèrent-ils. Cela fait trois heures que nous sommes à votre recherche dans tous les hôtels de la ville sur l'ordre de votre épouse. Vous devez la contacter d'urgence ! »

Dès qu'elle l'entendit, cette dernière le sermonna comme il se doit : « Pourquoi n'as-tu pas appelé comme convenu ?

- Il était tard, se défendit-il, et après deux ans et demi d'attente, était-ce précisément maintenant qu'on allait trouver un rein ?
- Oui, justement pendant que vous étiez dans l'avion, un non-juif est décédé et le rein tant attendu est arrivé. »

Immédiatement, l'accompagnateur téléphona à l'hôpital de New York et on lui expliqua que d'après le règlement de l'hôpital, si un malade ne répondait pas dans les trois heures qui suivaient, on passait au malade suivant inscrit sur la liste d'attente. Et cela faisait exactement un quart d'heure que deux non-juifs s'étaient présentés et désiraient le rein en question.

Brisé par cette annonce, il tenta néanmoins de ne rien montrer à Rav Réouven lorsqu'il revint vers lui. Le lendemain, ils allèrent à la clinique s'inscrire sur la liste d'attente d'une greffe de rein. Dans la salle d'attente, Rav Réouven perçut un changement dans l'attitude de son ami. Au début, celui-ci tenta de se dérober mais lorsque Rav Réouven insista, il fut forcé de lui dévoiler ce qui s'était passé. En l'entendant, ce dernier s'exclama : « Viens, dansons ensemble pour remercier et louer le Créateur ! »

L'accompagnateur pensa qu'il lui était arrivé quelque chose. Comment pouvait-il ainsi faire fi de la mauvaise nouvelle ?

Mais Rav Réouven lui expliqua :

« Vois-tu, cela fait deux ans et demi que je suis séparé de mes parents et de ma famille. Malheur à moi si j'avais reçu ce rein car il ne m'était pas destiné. La preuve, c'est qu'il n'est pas arrivé jusqu'à moi. Qu'a fait le Très-Haut ? Il nous a transportés dans un autre pays pendant ces quelques heures. Réfléchis, si tu avais téléphoné de suite chez toi, nous aurions fait demi-tour sur le champ et on m'aurait greffé un rein qui n'était pas pour moi, à D. ne plaise !



Aujourd'hui, j'ai été sauvé car même si l'ordinateur affirme qu'il s'agit de l'organe approprié, Hachem nous a fait savoir le contraire : ce rein n'est pas bon pour moi. »

Il s'empessa également de joindre son épouse en Israël pour lui faire part du "miracle" dont il avait bénéficié. Sur le coup, elle crut qu'il avait enfin trouvé un rein, mais il lui expliqua qu'il avait été préservé de perdre le bénéfice de deux ans et demi d'attente.

Trois mois après, on trouva finalement le rein recherché. La greffe fut effectuée et grâce à D., Rav Réouven vécut encore

pendant trente ans. Chaque année, il organisait un repas de reconnaissance pour remercier Hachem de l'avoir préservé de recevoir un organe qui ne lui était pas destiné.

Entre parenthèses, son ami qui l'accompagna alors chercha à savoir où avaient aboutis les deux reins, celui qu'on lui destinait et le deuxième. Il s'avéra qu'ils furent greffés à deux non-juifs qui vinrent de l'autre bout du monde et qu'ils moururent six semaines plus tard. Car malgré l'apparence saine des organes, ils étaient infectés à l'intérieur. Combien la joie de Rav Réouven était-elle justifiée !

